

Ces muettes dont on parlait tant...

Autor(en): **Khan-Akbur, Maryam / Khan-Akbar, Maryam**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **82 (1994)**

Heft 8

PDF erstellt am: **14.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-286956>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ces muettes dont on parlait tant...

Page d'histoire...

Gina, Nana, Rosa, Octavie, Titine et les autres, filles d'amour du XIX^e siècle.

Elles sont jolies, impétueuses, mignonnes et intelligentes. Elles soignent leur embonpoint, veillent à la blancheur de leur teint, dessinent des veines bleues pour souligner la transparence de leur peau... Elles ont en moyenne entre 20 et 25 ans. Elles ont perdu leur virginité vers l'âge de 16 ans avec un homme de leur milieu et non pas dans les bras pervers d'un bourgeois. Elles se nomment Marie en Tête, Marie Coups de Sabre, Pépé la Panthère, Bijou, Octavie, Divine, Elisa, Aglaé, Titine, Gina, Rosa, Nana. On les appelle filles de nuit, filles d'amour, pierreuses, soupeuses, cocottes, lorettes, grisettes, horizontales, aquatiques, demi-castors et filles de joie. Filles de joie, car elles procurent de la joie aux bourgeois frustrés par les bourgeois, des bourgeois victimes d'une morale qui réprime leur sexualité, aux étudiants, aux artistes, aux militaires. Et à tous ceux qui, gênés dans leurs entreprises de séduction par la réserve des femmes, viennent trouver des filles abandonnées à leurs fantaisies débridées. Elles sont issues en grosse majorité de familles d'ouvriers et d'artisans. C'est donc par misère qu'elles franchissent souvent le pas: «*Les filles sont obligées de recourir à la prostitution pour*

ne pas mourir de faim» dit le Dr Parent-Duchâtelet, médecin et hygiéniste du XIX^e siècle.

Comme des criminelles

La litanie de la haine et du dégoût entretenue pour la prostituée au nom de la science et de la morale s'égrènera durant tout le XIX^e siècle de façon obsessionnelle. La prostitution engendre des commentaires passionnés des différents acteurs de la scène sociale. Ces hommes au cœur d'acier et à la vertu outragée par tant de vice étalé vont charger la prostitution de nouveaux fardeaux. Celle qui incarne le vice devient pour la plupart des neurologues le modèle de la femme malade de son sexe. Briquet en fait le prototype de l'hystérique. L'école d'anthropologie dominée par Lombroso définit l'amour vénal comme la forme spécifique de la criminalité. Mais il y a plus grave encore. Les découvertes pastoriennes apportent la certitude de la contagion des maladies vénériennes. Et la menace biologique incarnée par la femme vénale se fait précise. La prostituée apparaît dès lors comme une criminelle qui constitue une menace morale, sociale et sanitaire. Elle de-



Autrefois comble de l'impudeur, du mauvais goût, du vulgaire cette *Petite Femme* de 1900 fume d'un air provocant.

(Illustration tirée du livre de Florence Montreynand «Amours à vendre»).

Esclaves des maisons closes

(sk) – Au milieu du siècle dernier, on estimait le nombre des prostituées à 80 000 à Londres, 40 000 à Paris, 13 000 à Berlin. Avec l'industrialisation, on assistait à l'appauvrissement des couches sociales inférieures et à une extension de la prostitution.

Le gouvernement anglais ne sut rien faire de mieux que d'introduire une «réglementation officielle» sur le modèle français. Une tempête d'indignation se déchaîna dans les milieux féminins, soutenus par beaucoup d'hommes. Emmené par Joséphine Butler (1828-1906), un vaste mouvement de soutien aux prostituées vit le jour. «*On ne peut pas faire grand-chose pour empêcher les femmes de se livrer à la prostitution, mais il est incompatible avec le droit à l'inviolabilité de la personne que chaque femme soit tenue pour suspecte par la police et que les prostituées soient traitées comme des esclaves dans des maisons closes*», déclarait M^{me} Butler.

Sous la pression, le gouvernement renonça à cette réglementation.

Indignée par ce qu'elle avait appris de cette frange la plus méprisée de la population féminine, Joséphine Butler choisit de poursuivre le combat avec d'autres armes. Il fallait empêcher la traite des mineures. La plupart des prostituées ne choisissaient pas librement leur métier. Une enquête faite à Zurich en 1890 montre que 80% des prostituées étaient mineures, 20% d'entre elles avaient moins de 17 ans, parfois moins de 15. Elles passaient d'un bordel à l'autre, car seul le renouvellement rapide des «pensionnaires» maintenait l'attrait de ces maisons. Genève, Bienne et Zurich étaient des lieux de transfert.

Joséphine Butler fonda à Genève, en 1875, la Fédération abolitionniste internationale.

L'exemple de cette femme, sachant s'exprimer sans crainte en public, n'est pas sans influence sur la multiplication, en Suisse à cette époque, des associations et autres mouvements féminins annonciateurs de l'arrivée du féminisme en Suisse.

(Renseignements tirés de l'ouvrage de Suzanna Woodtli, *Du féminisme à l'égalité politique, un siècle de luttes en Suisse, 1868-1971*, Ed. Payot).

vient alors l'obsession des policiers, des moralistes, des bourgeois mais aussi des médecins et hygiénistes. Cette obsession aboutit au cours des années 1860 à une série de réglementations dans presque tous les pays d'Europe.

L'opposition des féministes américaines empêche l'introduction de ce système aux Etats-Unis. Sauf à Saint-Louis, où elle fut introduite en 1874, et très vite abrogée. La réglementation exige des prostituées qu'elles se fassent inscrire auprès d'une police des mœurs et qu'elles se soumettent à une visite médicale. Certains systèmes exigent, en outre, qu'elles restent enfermées dans les maisons de tolérance, «égouts séminaux» prévus par les méde-

cins pour satisfaire «le besoin physiologique» de l'homme. En marge du code pénal, cette surveillance médicale et policière supprime la liberté de la femme et soustrait la prostituée au droit commun. La prison et l'infirmerie-prison deviennent des horizons habituels de l'itinéraire qui rythme la vie des filles «soumises». Et le bordel, des enclaves où elles sont encadrées, contrôlées, maîtrisées, asservies et exploitées, où les filles adoptent sans trop rechigner leur vie de pensionnaires. Il n'y a pas de violence à l'intérieur des maisons. En revanche, quelques révoltes éclatent dans les hôpitaux où elles sont séquestrées. L'examen sanitaire, le «viol instrumental», leur inflige une souffrance aussi bien mentale que physique.

Age d'or et déclin

La réglementation sera controversée et combattue par les protestants abolitionnistes, sous la direction charismatique de la féministe anglaise Joséphine Butler. Elle sera assistée dans sa lutte européenne par les féministes protestantes suisses, Emilie de Morsier et Emma Pieczynska. Par ailleurs, l'inefficacité de cette politique taitonne de l'enfermement du vice et cet esprit d'inquisition policière se fera sentir par l'augmentation des prostituées clandestines. Les historiens situent l'âge d'or des maisons closes vers 1830 et leur déclin définitif vers 1930. Au tournant du siècle, les messieurs n'ont déjà plus envie d'aller consommer des dames dans de jolies chambres. L'heure est venue de l'adultère vénal. La maison de tolérance cède la place à la maison de rendez-vous. Dans laquelle la femme vient chapeauté, corsetée et parfumée, se livrer, de cinq à sept, aux convoitises de la clientèle. Ou à l'heure du déjeuner pour une sieste canaille. Dans ce contexte, de nouvelles catégories de filles

publiques apparaissent et font concurrence aux filles «soumises»: serveuses, vendeuses de grands magasins, filles de boutiques et domestiques. Les ouvrières qui descendent dans la rue pour faire leur «cinquième quart de la journée» paraissent moins nombreuses qu'au temps où Villermé dénonçait leur comportement. L'ouvrier n'est plus séduit pas la pierreuse misérable du bordel, ivre d'absinthe, qui allonge mécaniquement son corps pour feindre l'amour. Il est tenté par la petite serveuse du cabaret qui lui donne l'illusion de la séduction. Le petit-bourgeois préfère les faveurs d'une cantatrice. Le bourgeois préfère entretenir une courtisane et flamber la fortune qu'il a amassée avec la magnifique Nana ou la Dame aux Camélias qui vient se livrer corps et âme dans son boudoir. De l'épouse, il est spontanément porté à se garder. Mais des créatures aux corps pleins d'appels irritants, allez donc lui dire de se préserver. Elles le fascinent. Il les adore. Et peut en user à son gré!

Parler de sexualité

«Elles rentrent dans le monde» s'écriait avec terreur le Dr Parent-Duchâtelet. Vision consolante mais hélas contestée par les historiens. Gardons-nous cependant de renouer avec le vieux discours sur la déchéance des filles vieilles. Et retenons surtout que ces filles ont participé à l'émancipation féminine. Comment? Grâce à elles, la campagne pour l'abolition fait entrer pour la première fois les femmes de la bourgeoisie dans l'arène politique. Jusqu'ici rien n'était venu atténuer ou contourner leur invalidité sociale. Les voici qui peuvent affronter les pouvoirs masculins – la police, les militaires, le parlement. Mieux encore. Elles peuvent enfin parler de la sexualité. Certes, lorsqu'elles plaident pour un modèle unique de sexualité, c'est pour prêcher la chasteté.

Mais peu importe. En attendant que leur soit concédé un discours autre que moral, ces femmes jusqu'ici interdites de parole peuvent enfin s'exprimer en public. Et ceci grâce à ces «autres» femmes. Ces femmes qu'on dit «dégradées», «déchues». Des femmes aux corps abdiqués mais à l'âme vagabonde. Insaisissables passagères d'un voyage sans frontière.

Maryam Khan-Akbar

Qu'en ont-ils dit?

- Les prostituées sont aussi inévitables dans une grande agglomération d'hommes que les égouts, les voieries, les dépôts d'immondices. (*Dr Parent-Duchâtelet.*)
 - La prostituée est indispensable à la cité comme la poubelle à la famille. (*Dr Saint-Paul.*)
 - Prolétaires, bourgeoises et prostituées sont toutes sœurs en l'humanité. (*Les féministes saint-simoniennes.*)
 - La prostitution est la plus hideuse des plaies que produit l'inégale répartition des biens de ce monde... Et on peut affirmer que, jusqu'à ce que l'émancipation de la femme ait eu lieu, la prostitution ira toujours croissant. (*Flora Tristan.*)
 - On dit que l'esclavage a disparu de la civilisation. C'est une erreur. Il existe toujours, mais il ne pèse que sur la femme. (*Victor Hugo.*)
 - Le sacrifice de la dignité humaine à l'égoïsme, à la cupidité, à l'orgueil, au plaisir, à toutes les séductions inférieures. (*Proudhon.*)
 - Les prostituées sont les soldats de cette sombre armée du vice. (*Victor Margueritte.*)
 - La prostitution, ce n'est qu'une affaire de voierie. (*Gambetta.*)
 - Les prostituées se trouvent dans l'obligation de vendre leur corps aux passants, pour pouvoir vivre. (*Engels.*)
 - La prostitution ne dégrade, parmi les femmes, que les malheureuses qui y tombent. Par contre, elle avilit le caractère du monde masculin tout entier. (*Engels.*)
 - La prostitution consiste dans le double fait de la femme qui se livre à tout venant et de l'homme qui la paie pour l'avoir... Il convient d'insister sur le double fait de l'homme et de la femme. Nous sommes en présence d'un fait qui suppose deux agents. Pas de prostitution possible pour la femme sans la participation de l'homme... Négliger le fait de l'homme pour ne s'en prendre qu'à la femme... témoigne d'un singulier état de barbarie. (*Louis Bridel, juriste suisse.*)
 - Tous les codes condamnent la prostitution tandis que les hommes dans la plupart des cas échappent à toute responsabilité. (*Margareth Faas.*)
 - La putain fait jouir et rire les maris... prenant la revanche de toutes les femmes frustrées. (*Alain Corbin, historien.*)
 - On ne naît pas prostituée, on le devient. La prostitution c'est un métier, pas un état. (*Laure Adler, historienne.*)
- Et, pour conclure, la définition du Dictionnaire de l'Académie publié en 1855, formule reprise plus tard par le Littré:
- Abonnement à l'impudicité.

Recherche: Maryam Khan-Akbar



ÉCOLE POLYTECHNIQUE
FÉDÉRALE DE LAUSANNE

met au concours un poste de

Professeur/e en Métallurgie mécanique

au Département des Matériaux

Le/La candidat/e doit être une personnalité de haut niveau scientifique dotée de plusieurs années d'expérience professionnelle. Elle développera des activités dans le domaine du comportement mécanique des métaux et alliages, du formage et des essais de matériaux. Elle possède des capacités pour conduire et réaliser d'importants projets de recherche. Une volonté d'ouverture à la collaboration ainsi qu'une aptitude pour l'enseignement à tous les niveaux académiques sont demandées.

Les candidatures féminines sont particulièrement bienvenues.

Délai d'inscription: 31 janvier 1995.

Entrée en fonction: printemps 1996 ou à convenir.

Les personnes intéressées voudront bien demander le dossier relatif à ce poste à:
Présidence de l'EPFL, CE-Ecublens, CH-1015 LAUSANNE.